Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 6

Buchbesprechung: Mes souvenirs [du Barail]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

logées par 10 dans des coffres d'aluminium, le poids de chaque coffre es t de 5 kg. 050.

Sans entrer dans le détail des tirs qui ont été exécutés avec le canon à tir rapide de 47 mm sur des buts placés à des distances et à des hauteurs variables, on a constaté que la bouche à feu ne laissait rien à désirer sous le rapport de la simplicité et de la solidité du mécanisme, de la justesse du tir et de la puissance balistique. Son emploi paraît tout indiqué dans le service colonial; mais il semble nécessaire de poursuivre les essais avant de se prononcer définitivement pour l'adoption ou le rejet de ce canon, qui ne laisse pas de présenter certains inconvénients et certaines difficultés de transport à dos de mulet.

Russie. — *La population chevaline.* — D'après *Esercito italiano*, la Russie possède 24 millions de chevaux. En dehors des haras impériaux, il existe 3430 haras privés, avec 10 000 étalons et 23 000 juments; les steppes seules renferment 10 000 étalons et un million de juments. En 1889, le gouvernement a consacré 1 131 551 roubles (à 2 fr. 80), et en 1890, 1 135 770 roubles à l'amélioration de la production chevaline.

BIBLIOGRAPHIE

Mes souvenirs, par le général du Barail. Tome deuxième (1851-1864) avec un portrait. Grand in-8°. Paris 1895. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Il y a quelques mois nous annoncions l'apparition du premier volume des *Souvenirs* du général du Barail. Ce premier volume fut un grand succès de librairie, succès mérité, il faut le reconnaître. L'auteur est un conteur charmant, plein de verve, d'entrain, et dont l'œuvre se lit comme un roman avec de plus le charme des choses vécues.

Nous nous tromperions fort, si le deuxième volume ne confirmait pas en l'augmentant le succès du premier. Le général du Barail y relate la fin de la conquête de l'Algérie et la triste quoique glorieuse campagne du Mexique jusqu'au moment de l'arrivée du malheureux Maximilien. Son récit de cette campagne a de la couleur, du relief. En outre, l'auteur accentue plus que dans le premier volume les contours de ses personnages. Le général Forey et le général Bazaine, par exemple, mis en regard l'un de l'autre, sont esquissés d'une manière bien vivante qui fait tableau.

Il est intéressant de noter l'opinion d'un homme aussi compétent que le général du Barail sur les conséquences qu'eut pour la France la guerre du Mexique. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Nous sommes revenus du Mexique dans de tristes conditions. Cette

expédition nous a été fatale. Elle ne nous a pas été fatale, comme on l'a dit, parce qu'elle nous a pris notre or; nous en avons assez pour que les sacrifices qu'elle nous a imposés fussent sans portée. Elle ne nous a pas été fatale, comme on l'a dit encore, parce qu'elle nous a privés, en 1866, de notre liberté d'action et d'une partie des forces qui nous auraient peut-être donné la rive gauche du Rhin, si nous les avions jetées à temps dans le conflit de la Prusse et de l'Autriche. Ce n'était pas l'absence de trente mille hommes qui eut diminué sensiblement notre force militaire, si l'empereur avait eu l'audace d'intervenir. Elle nous a été fatale, surtout, parce que la catastrophe qui l'a terminée, très perfidement exploitée, a diminué la confiance qu'inspirait à la France le gouvernement impérial, lui a fait perdre sa puissance extérieure en nuisant à son prestige intérieur et nous a enlevé, vis-à-vis de l'Europe, les bénéfices d'une situation appuyée jusqu'alors sur des succès ininterrompus. »

Les considérations militaires ne sont point non plus négligées. Ici et là, à propos de quelque incident de campagne, elles naissent sous la plume de l'écrivain en termes toujours sobres, sans rien qui sente le pédant ni la leçon. Souvent même elles se terminent par une anecdote instructive ou gaie qui fait qu'on les retient plus facilement. Il s'agit par exemple de la nécessité de n'adopter pour les manœuvres de la cavalerie que des formations et des mouvements simples, aisément exécutables en présence de l'ennemi. C'est ce qu'était fort loin de prévoir l'ordonnance de 1829 qui, lors de la campagne du Mexique, faisait encore règle pour la cavalerie française. A différentes reprises des essais de réformes avaient été tentés, mais inutilement :

« Déjà sous le ministère du maréchal Soult, écrit le général du Barail, un simple major de cavalerie, nommé Ittier, avait eu l'idée de simplifier les évolutions et, à force d'instance et de persévérance, avait obtenu du maréchal l'autorisation d'expérimenter son système de manœuvre, avec deux régiments de cavalerie réunis à Versailles, sous les ordres du général de Mornay. Le major prit le commandement de la brigade et la fit évoluer avec un succès complet. Tout le monde était enchanté. A un repos, entre deux séances, le colonel d'un des régiments, camarade d'école du général de Mornay, dont il était resté l'ami, s'approcha du général et lui dit : « J'espère bien que tu ne vas pas approuver cela, toi! » — Pourquoi pas? — Mais, malheureux! si ces manœuvres sont adoptées, adieu notre supériorité; nous serons aussi bêtes que les autres. » Voilà l'argument qui a retardé de trente ans des réformes que le bon sens réclamait... »

C'est bien français cela et peut-être trouverait-on plus d'un exemple de ce genre dans l'histoire des règlements français, dont on a si grand peine à chasser le formalisme. Ajoutons que plus heureux que le major Ittier, le général du Barail put, lorsqu'en 1873 il fut ministre de la guerre, apporter les simplifications que réclamait l'ordonnance compliquée de 1829. Plus

d'un officier de cavalerie lui en a gardé sans doute un reconnaissant souvenir.

Les souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie Paulin-Ruelle, son petit-neveu. 1 vol. in-8°. Paris 1895. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

La librairie Plon a commencé depuis quelque temps la publication d'une série d'œuvres intéressantes concernant le premier empire. Ce sont les mémoires, souvenirs et autobiographies des généraux de Napoléon. L'autobiographie est aujourd'hui la lecture à la mode, et cette lecture double de prix lorsqu'elle a trait aux acteurs de la grande épopée actuellement en recrudescence de popularité. Il est du reste des plus intéressant de retrouver dans chacun de ces volumes qui, périodiquement, sortent de la librairie Plon, une preuve nouvelle de cet ascendant si puissant qu'exerçait sur son entourage, spécialement sur ses soldats, le génie de l'empereur.

Le général baron Paulin servait comme officier du génie. Il fit en cette qualité, et comme aide de camp du maréchal Bertrand, la plupart des campagnes qui jusqu'en 1814 illustrèrent les armes françaises. Sous-lieutenant en 1806, il était colonel déjà en 1814. Mais ici, son avancement fut brusquement et longuement interrompu. Le régime royal gardait sa sympathie surtout pour ces fameux colonels de la Restauration dont le maréchal de Castellane se gaudit si agréablement dans ses mémoires, et quoique, pendant les Cent Jours, le général Paulin, non sans regret c'est vrai, fut resté fidèle au serment qu'il avait prêté à la nouvelle constitution, il n'en dut pas moins attendre pendant 27 années son brevet de général de brigade. Il ne le reçut qu'en 1840, quatre ans avant que la limite d'âge vînt le forcer à la retraite.

Au cours de ses nombreuses campagnes, le général Paulin eut quelque fois à faire avec le fameux Marbot, dont les mémoires et surtout les calomnies ont soulevé de si vives discussions il y a deux ans. Voici ce qu'il en dit :

« Cette nuit-là (à Golymin), l'égoïsme de Marcelin Marbot se montra à nu et m'inspira, à son égard, un sentiment qui ne s'est jamais effacé. Comme je le disais plus haut, nous mourions de faim. Il était deux heures de la nuit, et, pour ma part, j'étais à jeun depuis onze heures du matin. A notre feu de bivouac j'aperçois Marbot mangeant des pommes de terre qu'il faisait cuire sous la cendre. Une seule de ces pommes aurait calmé un peu mon pauvre estomac, et je la demandai à Marbot. Quelle fut ma surprise à cette cynique réponse : « A la guerre, mon cher, chacun sa pomme de terre », et, m'en montrant une dans la main droite, une autre dans la main gauche : « Celle-ci pour aujourd'hui, celle-là pour demain. » Heureusement, mon domestique, admirablement dévoué, put me procurer